

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: [8] (1905)

Heft: 32

Artikel: Le prisonnier

Autor: Gorki, Maxime

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255391>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAÎSSANT



A PORRENTRUY



N° 32

Supplément du Dimanche 13 août

1905

LE PRISONNIER par Maxime GORKI (*Fin.*)

(Traduction de S.-M. PERSKY)

Iefimouchka se tut de nouveau et, se tenant debout devant son prisonnier, tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, il le considérait avec de grands yeux. Et celui-ci le regardait aussi, le regardait et souriait. Iefimouchka ne pouvait parvenir à se représenter la conduite qu'il devait tenir maintenant. Et pourquoi ce vagabond, qui avait été tout le temps si maussade et méchant, mais en même temps obéissant, s'était-il mis tout à coup à faire le capricieux? Peut-être le centenier devait-il se jeter sur lui, lui lier les mains et lui donner une ou deux taloches; cela suffirait-il?

Et du ton le plus sévère et le plus impératif qui fut à sa disposition, Iefimouchka prononça:

— Toi, bout de chandelier, entends-tu, c'est assez plaisanté, lève-toi! Sinon, je te lierai les mains, et tu seras bien forcé de me suivre, alors! As-tu compris? Prends garde, sinon je te ferai sentir la force de mon poing.

— A moi? dit ironiquement le prisonnier.

— Et pourquoi pas?

— Toi, Iefim Grislo, tu battrais Vilia Toutchkoff?

— Ah! toi, mauvais sujet! s'exclama Iefimouchka étonné, qu'as-tu donc? Pourquoi joues-tu ainsi la comédie? Allons!

— C'est assez crié, Iefimouchka; c'est le moment de me reconnaître, dit le prisonnier, avec un sourire tranquille et, se levant, il ajouta: Bonjour! je te salue!

Iefimouchka fit quelques pas en arrière, sans prendre la main qui lui était tendue; il examinait de tous ses yeux le visage du prisonnier... Subitement ses lèvres tremblèrent et toute sa figure se rida.

— Victor Alexandrovitch... c'est réellement bien vous? demanda-t-il à demi-voix.

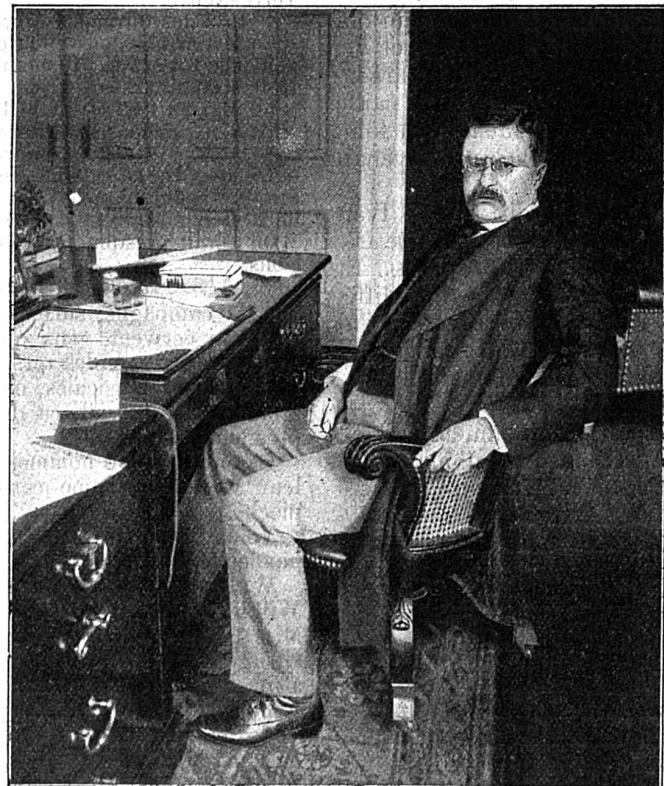
— Si tu le désires, je peux te montrer mon passeport! ou, ce qui est encore mieux, je te rappellerai le passé! Voyons, te souviens-tu quand tu es tombé dans un piège à loups, près de la forêt de pins, à Ramenski? Et quand j'ai grimpé sur un arbre et que je me suis pendu, la tête en bas, à une branche? Et comment, une fois, nous avons volé de la crème à la vieille laitière Pétrovna, celle qui nous racontait des histoires...

Iefimouchka s'assit lourdement à terre et se prit la tête dans ses mains.

— Tu me crois? lui demanda le prisonnier, et il s'assit aussi, à côté de lui, le regardant dans les yeux et lui posant la main sur l'épaule. Iefimouchka se taisait.

Il faisait maintenant tout à fait sombre. Des bruits, des rumeurs vagues flottaient autour de la forêt, et bien loin, dans la profondeur des arbres, un oiseau nocturne commençait à gémir. Un nuage s'approchait avec un mouvement presque imperceptible.

— Quoi, Iefim, tu n'es pas content de la rencontre?



Le président ROOSEVELT
dans son cabinet de travail à la Maison-Blanche.

(Texte page 251.)

ou es-tu trop content? Ah! toi, tu as une âme de saint! Tu es resté tel que tu étais, enfant!... Iefim? Mais parle donc! Cher monstre!

Iefimouchka se mit à se moucher avec force dans la basque de son caftan.

— Petit frère, aïe, aïe! dit le prisonnier, en secouant la tête d'un air de reproche. Que fais-tu donc! N'as-tu pas honte! tu as bientôt cinquante ans et tu te laisses encore aller à de pareilles bêtises! Cesse donc! Ne pleure pas! il le secoua légèrement et prit le centenier par l'épaule.

Celui-ci se mit à rire d'un rire tremblant et dit:

— Je ne fais rien! je suis content... C'est donc bien vous? Comment puis-je croire cela? Vous dans une situation pareille! Vitia tombé dans un tel état! conduit en prison!... sans passeport!... n'ayant que du pain pour se nourrir! sans tabac!... Mon Dieu! Est-ce juste? Si j'étais à votre place et que vous soyez le centenier, ce serait moins dur! Et maintenant qu'est-il arrivé?... Comment puis-je vous regarder dans les yeux?... Je me suis toujours souvenu de vous avec plaisir... Je pensais parfois: „Vitia”, et mon cœur se remplissait de joie. Et maintenant... Seigneur! Si on racontait cela aux gens, ils ne le croiraient pas...

Il murmurerait ces phrases saccadées, en regardant obstinément ses pieds, et portait sa main tantôt à sa gorge, tantôt à sa poitrine.

— Tu n'as pas besoin de raconter tout cela aux gens. Et maintenant cesse tes jérémades; es-tu coupable de tout ce qui est arrivé? Ne t'inquiète pas de mon sort... J'ai des papiers, je ne les ai pas montrés au staroste, afin de n'être pas reconnu de tous, là-bas. Mon frère Ivan ne me jettera pas au cachot; au contraire, il m'aidera à me remettre à flot... Je resterai chez lui, et j'irai de nouveau à la chasse avec toi... Vois-tu comme tout s'arrange bien.

Vitia disait tout cela du ton caressant qu'emploient les grandes personnes pour apaiser les enfants qui ont du chagrin. Au delà du bois, la lune se levait et venait à la rencontre du nuage dont les bords s'argentaient, prenaient de vagues teintes d'opale. Une caille criait dans les blés, un râle de genêt faisait, au loin, son bruit de crêcelle. L'obscurité de la nuit devenait de plus en plus épaisse.

— C'est vrai! dit Iefimouchka à voix basse. Ivan Alexandrovitch sera heureux de revoir son propre frère et vous rentrerez dans l'existence, c'est bien... Et nous irons chasser... Seulement tout cela est si différent de ce que je m'étais toujours représenté... j'ai pensé: „Il fera de grandes choses dans sa vie... Il deviendra un homme célèbre...” Et maintenant...

Vitia Toutchkoff se mit à rire.

— Moi, frère Iefimouchka j'ai suffisamment fait de choses... J'ai dépensé toute ma part du domaine, je n'ai pas pu m'accoutumer au service militaire, j'ai été acteur, employé chez un marchand de bois, ensuite directeur de théâtre; puis la ruine est venue, les dettes, et je me suis fourré dans une sale histoire... eh! Il y a eu de tout, dans ma vie et... tout cela est derrière moi, maintenant.

Le prisonnier fit claquer ses doigts et se mit à rire doucement.

— Je ne suis plus un seigneur maintenant... cela m'a passé! Quelle jolie vie nous allons mener ensemble... hein? oui? réponds donc!

— Que dois-je répondre? dit Iefimouchka, d'une voix étranglée, j'ai honte, voilà tout. Tout à l'heure je vous ai dit différentes choses, des paroles inconvenantes, et d'une manière générale... Je ne suis qu'un moujik. Eh bien! nous allons passer la nuit ici, comme vous le disiez... Je vais faire du feu...

— Oui, c'est entendu.

Le prisonnier s'allongea sur le dos, dans l'herbe, et le centenier disparut dans le bois; un bruissement de branches sèches retentit, et Iefimouchka reparut bientôt avec un fagot dans les bras. Quelques minutes plus tard, le feu avait déjà pris au petit monceau de menus branchages.

Les vieux camarades regardaient la flamme d'un air pensif, assis en face l'un de l'autre et fumant tour à tour la même pipe.

— C'est tout à fait comme autrefois, dit tristement Iefimouchka.

— Seulement, les temps sont changés! répondit Toutchkoff.

— Oui, la vie a été plus rude que le caractère... Elle vous a brisé...

— Allons donc, tu ne sais pas si elle m'a brisé ou si c'est moi qui l'ai brisée... reprit Toutchkoff en souriant.

Ils se turent.

— Ah! mon Dieu, Vitia! En voilà une de surprise! s'exclama Iefimouchka d'un ton affligé!

— Eh! laisse cela! Le passé est bien passé! répliqua philosophiquement Toutchkoff en guise de consolation.

Derrière eux s'élevait la haute muraille de la forêt, qui murmuraient on se sait quoi; le feu crépitait gaiement, les ombres dansaient silencieuses alentour et une obscurité impénétrable couvrait les champs.

Maxime GORKI.

⁂ CALEPIN DU LECTEUR ⁂

— Jusqu'ici, le record de la traversée de l'Atlantique avait été gagné en cent vingt heures par un navire allemand. La compagnie Allen vient de l'emporter en diminuant d'un sixième le temps du voyage; son steamer à turbine, *Virginian*, vient d'effectuer la traversée en quatre jours, quatre heures, soit exactement cent heures, entre Moville, en Angleterre, et Cap Race, en Terre-Neuve.

— Prix des terrains à New-York :

En février 1748, on vendit en ville 1300 fr. un terrain payé un peu plus tôt 515 fr.; 10 ans plus tard, il valait 2000 francs, et en 1780, 5000 fr.

Le 27 avril 1827, il fut cédé pour 91 355 fr. En 1901, on en offrit deux millions sans pouvoir l'obtenir. Il vient d'être vendu trois millions et demi. Il se trouve dans le quartier des affaires, entre deux rues, 30 pieds sur Broadway et 39 pieds sur Wall-Street. Ainsi il fut payé près de 3000 francs le pied carré, et plus de 20 francs le pouce carré!

On aurait presque pu le solder en le recouvrant de Napoléons.

Plumes d'or.

A la campagne, surtout, on se figure volontiers que les gens qui écrivent, ceux qui passent leur temps à rêver et à noter ces rêves en des vers, des nouvelles, des romans ou des compositions musicales, on se figure, dis-je, qu'ils sont des fainéants: le travail, ça doit se voir sur la terre, dans les prés ou à la forêt.

Ils ont tort. Les hommes dont la plume est l'outil gagnent leur vie tout comme ceux qui manient la hache ou la pioche.

Voici, pour quelques auteurs anglais les gains procurés par leurs œuvres.

Walter Scott gagna plus de deux millions avec sa plume. Wilkie Collins reçut 76,000 fr. pour son livre « No Name »; Miss Bronté, 126,000 fr. pour plus d'une de ses nouvelles; George Eliot, 176,500 fr. pour « Romola ». Humphry Ward a touché 252,000 fr. pour l'un de ses fameux ouvrages. Lord Roberts fut payé le même prix pour « 41 ans de la vie d'un soldat »; idem, à Stanley pour le récit de ses aventures en Afrique. Marie Corelli, l'auteur le plus lu aujourd'hui, reçut 25,200 fr. pour « Ziska ».

Hall Caine retira plus de 2½ millions de droits d'auteur dramatique pour l'œuvre « Le Chrétien ». Wilson Barret eut 126,000 fr. pour sa seule nouvelle « Le Signe de la Croix ».

Il est pénible de cultiver ses amis par intérêt; il est si doux de les voir sans arrière-pensée, par estime, par goût.